

SUERTE

Luc Chapdelaine

À la mémoire de Martin Gendron.

Et à la beauté de Jacinthe L.

*«Lorsqu'on a aimé une femme de
tous ses yeux, de tous ces matins, de toutes les
forêts, champs, sources et oiseaux, on sait qu'on ne
l'a pas aimée assez et que le monde n'est qu'un
commencement de tout ce qui vous reste à faire»*

Romain Gary

SUERTE – PROLOGUE

4H 49 AM.

Hoy dia. Aujourd'hui c'est mon anniversaire; j'ai douze ans et nous sommes le quinze octobre. Peut-être fera t-il beau aujourd'hui. Hier, un adulte m'a dit que oui.

Dans le pays d'où je viens les saisons et les mois ne sont pas importants. Ici c'est l'été toute l'année et le carnaval quelque part. Ici, c'est un mélange de poussières, d'eau, de fruits et d'hommes noirs. Ici, c'est la mer qui importe et elle change ses saisons de chaude à venteuse ou de calme à hasardeuse. Ici, la mer cherche où elle finit, c'est-à-dire qu'elle a des marées comme nous des civilisations. Je la contemple chaque jour très tôt le matin de la véranda de notre finca¹. Elle me répond presque toujours la même chose de son horizon où apparaît parfois un mâ majestueux, afin de me rappeler que l'on peut en revenir. La mer est mon ancêtre à moi comme à tout le monde, et je lui porte un respect accumulé au fil des générations de tous.

Ici c'est *El Esperanja*, mon village. Ici il y a des pêcheurs. Beaucoup de pêcheurs. Ici c'est la mer avec une rue sale et graveleuse bordée de quelques casas² qui vibrent au gré des mêmes tapageurs. Ici la vie c'est le matin, à l'heure où la mer offre son miroir bleu sans moucheture et que les oiseaux crient et picorent en quête de poisson. Plus tard, quand la chaleur étuve les hommes de son brasero, la quiétude vient pacifiée la vie et rendre *El Esperanja* aussi olympienne qu'un enfant qui dort.

Il y a la montañita derrière, parsemée d'autres casas engourdies et la route à son pied, qui vers le nord se perd à travers un dédale de petits villages effacés, et qui au sud se termine dans la capitale crasseuse et grouillante de notre pays, après huit heures de serpentins cahin-caha plus ou moins pavés. *El Esperanja* est pour plusieurs le bout du monde. Pour moi c'est chez moi.

De nos jours il y a des touristes qui y viennent, surtout pour le carnaval et pour le nouvel an. Ils viennent se reposer de je ne sais quoi. Ils viennent prendre des photos de la mer et du soleil couchant. Mais j'ai toujours eu l'impression que c'était le contraire, parce que la mer n'est pas photogénique, et elle ne s'immobilise pas devant l'objectif. Elle gonfle, heurte et avale beaucoup plus qu'elle fait la belle. Mais si l'on sait la respecter, elle peut-être une amie avec qui vieillir. *El Esperanja* c'est la mer, quelques voiliers désuets, de menus esquifs, d'innombrables barques et beaucoup, beaucoup de poussière sous les palmiers.

Hoy dia c'est mon anniversaire. Je m'appelle Suerte, qui dans le pays d'où je viens signifie « chance ». Je sais que ça semble bizarre mais je suis normal. *Hoy dia* j'ai

¹ Petite maison.

² Maisons.

douze ans et j'attends ma lettre. Il est encore très tôt. Si je me fie aux oiseaux qui se décrochent les plumes dans le ciel, il doit être tout près de cinq heures du matin.

Tout le monde dort dans la finca. Tout le monde c'est d'abord Araya Amador, ma abuela³, la maman de mon papa. Ensuite Monsieur Dubois, mon abuelo⁴, le papa de ma maman. Et Señor Gutierrez, qui il y a douze ans - quand j'étais bébé -, s'est fait voler son voilier par mes parents, et a finalement trouvé grâce à ce vol; Monsieur Dubois, pour de bon. Ça semble compliqué, mais on s'habitue à tout. Sauf à la mer.

Monsieur Dubois est vieux. Ses cheveux blancs se perdent dans sa nuque comme une crème glacée sèche que l'on aurait oublié de lécher. Il a le visage rond comme un bretzel et le teint aussi salé. Ses petits yeux aigus me rappellent des pépins emmiellés. Il dit qu'il m'en doit une, que c'est un peu à cause de lui si je n'ai pas de souvenir de mes parents. Il dit qu'il est arrivé trop tard pour empêcher sa fille de partir en mer avec mon papa. Moi je sais que mes parents seraient partis quand même.

De mes parents je n'ai que onze lettres. Quand j'avais quatre mois ils ont levé l'ancre et sont disparus en mer désarmée sur le Miyeta, le voilier du Señor Gutierrez. Puis un jour nous avons reçu à la maison une première lettre lorsque j'avais un an, suivie d'une autre à deux ans et ainsi de suite. Toujours le quinze octobre. Bien entendu, ce n'est qu'à six ans que ma grand-mère Araya m'a enfin donné le paquet de six lettres qui m'était destinée. Depuis, j'attends chaque quinze octobre ma lettre comme ce matin.

Ma abuela, Araya Amador Jadena - de son nom complet - a quarante-neuf ans. Quand je suis né elle n'avait que trente-sept ans, un record de jeunesse pour une grand-maman paraît-il. Ici à El Esperanja, c'est tout normal. Les grands-mamans comme la mienne ont le visage éthéré de la mer au lendemain d'un ouragan. Le rythme de la vie ici ne semble pas atteindre les faciès, il cisaille la peau des vieux qui trempent dans le sel, mais rigole à peine les pattes d'oies à la commissure des yeux des femmes qui s'abstergent en pleurant leurs après midi au clair-obscur de leurs rêves évanouis. C'est Araya qui m'élève, comme elle a élevé mon papa il y a trente ans. Elle, je ne crois pas qu'elle m'en doive une. Elle, elle ne fait que continuer comme la mer.

Notre maison se nomme finca *Flora*. Flora était le nom de mon arrière grand-maman. Elle est morte après ma naissance quand je ne savais pas. Comme si une fois que j'étais, elle n'avait plus besoin. Elle s'appelait Flora Jadena, et dès sa naissance, il y a plus de quatre-vingt ans, la finca porta son joli prénom.

Nous habitons une finca « con cabinas »⁵, là où les voyageurs s'arrêtent et passent quelques nuits. Il y en a qui restent beaucoup de jours et ceux-là ils m'emmerdent

³ Grand-mère.

⁴ Grand-père.

⁵ Avec chambres.

car je finis par les aimer et c'est à ce moment qu'ils repartent. C'est de cette façon que Monsieur Dubois est arrivé par ici. Lui il est du Canada. Il était venu ici se chercher de l'inhérence qu'il prétend. Il est aussi l'amoureux du Señor Gutierrez, celui à qui appartient le Miyeta. Le Miyeta est un humble voilier dont le mât cherche majestueusement le ciel. Disons qu'il appartenait à Señor Gutierrez, parce qu'aujourd'hui son voilier est en mer avec mon papa et ma maman. Señor Gutierrez dit que c'est un « *velero del gobierno* », ce qui veut dire que c'est le gouvernement qui le lui a donné. Monsieur Dubois aussi était au gouvernement, mais au Canada là-bas. Señor Gutierrez possède des mains qui semblent avoir été taillées à même l'étaï tellement ses doigts font figures d'énormes essies d'accorage, antithèse de son minois délicat qui balance le reste de sa silhouette herculéenne.

Un jour j'ai compris pourquoi Monsieur Dubois et Señor Gutierrez s'aimaient ; c'est parce qu'ils s'embrassent beaucoup. Après toutes ces années de baisers en mer, loin des regards, à l'abri à bord du Miyeta, ils ont maintenant le droit d'être sur terre aussi. Monsieur Dubois me confia un jour que c'est un peu grâce à moi s'il est autant heureux aujourd'hui. Que ma venue au monde et la disparition en mer de sa fille - ma maman -, ont aidé sa propre réconciliation. Je ne sais pas si Monsieur Dubois a échoué ici un jour à la recherche de la mer, du bout du monde ou de lui-même, mais je sais que ça fait longtemps, très longtemps. Je n'étais pas né et mes parents non plus. La mer, elle, le sait.

Pour le moment c'est elle qui compte. Ainsi qu'il soit tôt et que je puisse lire ma prochaine lettre. J'aimerais que le soleil batte un record olympique aujourd'hui, car je me sens d'attaque pour un record du monde. Jusqu'à présent j'en ai reçu onze, une à chaque année à mon anniversaire. J'aurai ma douzième lettre ce matin. Étrange complot orchestré par mes parents si loin, qui chaque année me font parvenir une enveloppe d'outre mer, qui nous est livrée ici par le facteur, en provenance du port de notre capitale nationale.

Au lever du soleil j'aurai enfin droit à ma prochaine lettre. Mes parents avaient de la suite dans les idées et c'est la raison pour laquelle je me nomme « Suerte ». Comme il est encore très tôt, j'ai le temps de relire les onze premières.

À propos, mon papa s'appelle Endro, c'est lui qui a écrit les lettres. Ma maman s'appelle Alya et je sais qu'elle est à ses côtés. Suerte.

LETTRE UN AN

Hoy dia, quinze octobre, jour de mon anniversaire, j'ai dix-huit ans. Ce jour-là tout a commencé pour moi, Endro Martín Amador, ton papa.

Comme tous les matins je m'étais levé très tôt, adorant me rendre sur notre véranda face à la mer afin d'y espionner l'horizon. Souvent j'avais l'impression que j'y étais. Jusqu'à ce qu'un mât se dessine au loin, me rappelant qu'il est toujours possible d'en revenir.

J'adorais être le premier sur la plage pour voir revenir les pêcheurs de la nuit, les yeux lourds d'obscurité en guise de lanterne. Les pélicans et les goélands virevoltants au-dessus des barques, avec l'odeur - celle de la mer bien sûr - mêlée à celle des poissons et du soleil naissant. Cet arôme de sel et de vent frais que le soleil s'appropriait à incendier. La cohorte des barques qui lézardaient la plage et les filets de poisson jetés sur le sable en pactole providentiel. Tout cela instillait dans mon esprit l'utilitarisme de mon existence ici, et confrontait dans un coin de mon malaise les possibilités que la vie, comme la mer en face de moi, soit une chimère qu'il vaut la peine d'appivoiser et pourquoi pas, de s'y éprendre.

Chaque matin je me rendais au velero⁶ Miyeta de Señor Gutierrez, où je l'attendais, mes pensées perdues au large. Il arrivait toujours vers les six heures trente, avec café et journal trop grand que seules ses pattes tentaculaires arrivaient à manœuvrer. À cette époque, Señor Gutierrez passait ses journées à promener des touristes à bord de son velero afin qu'ils puissent admirer El Esperanza de la mer. S'il y en avait quelques uns au village, j'étais bon pour passer une partie de la journée au large avec lui et à me laisser bercer par tous ces accents du monde que j'ignorais ; anglais, allemand, hébreu et parfois français ou italien. J'avais déjà, à dix-huit ans, une bonne connaissance des voiliers, car lorsque ce n'était pas sur le Miyeta, il m'arrivait souvent d'assister d'autres propriétaires de voile et de naviguer vers l'horizon marin d'El Esperanza. Du large, je regardais mon village ainsi que notre montañita derrière, elle qui m'apparaissait tel un gros morceau de chocolat déposé, à l'orée de la jungle au pied du village. Tout ce qui me venait en tête dans ces moments était de passer délicatement ma langue derrière mes dents, comme pour me rappeler qu'existant, ma vie voyait toute cette beauté. Quand l'ouest me tournait le dos, j'assistais par temps clair à l'ennoblissement du panorama qui hissait son voile de lumière au dessus des reliques de la nuit. Sinon je filais à la finca, comme ce fut le cas ce matin du quinze octobre, faute de touriste.

* * *

⁶ Voilier.

Une fois entré, je plongeai mes gencives dans les fruits que maman avait préparé : mangue, ananas et sandía,⁷ qui délecteraient ensuite nos rares mochileros⁸ de passage. Ce matin-là, la finca était vide, mais je surpris maman se surpassant devant la montagne de fruits.

-Porque tanto ? Demandai-je, les sourcils levés en forme de feuille de palme.

-Primero parce que c'est ton anniversaire mon petit Endro, et *segundo* parce que Monsieur Dubois doit arriver ce midi à la finca. Il m'a téléphoné ce matin et il est arrivé tard hier soir au pays. *Entonces*, il sera avec nous *hoy día* !

Que ce soit mon anniversaire, d'accord pour plus de fruits. Mais l'arrivée de Monsieur Dubois alors là... Non que je ne l'aimais pas, mais d'aussi loin que je me souvenais, Monsieur Dubois avait toujours été ici, deux mois par année. Un mois vers Noël et l'autre en juillet. Il venait rejoindre secrètement, et avec la complicité de maman, Señor Gutierrez qu'il aimait beaucoup. Ainsi que la finca, qui lui laissait le loisir d'aimer beaucoup. Les deux hommes s'étaient connus un peu avant ma naissance et ils s'étaient revus par le biais de leurs travaux respectifs au sein de leurs gouvernements, en plus de toutes ces fois où Monsieur Dubois venait en vacances ici. Depuis près de dix-huit ans donc, la finca et le Miyeta devinrent ces lieux où Monsieur Dubois et Señor Gutierrez se donnaient le droit d'être chez eux. C'est pourquoi je ne voyais pas l'intérêt de si belles mangues, ananas et sandías, pour cet homme dont même après toutes ces années, je ne comprenais pas la moitié des mots dans sa langue maternelle. « Je suis canadien français » s'enorgueillissait-il à dire, langue dont je ne saisisais que « bonjoulll », « ça va bien » et « voulez vous coucher avec moi ». Charabia apprit aux contacts de touristes francophones à bord du Miyeta.

- Cette fois-ci il ne vient pas seul, il a amené sa fille Alya avec lui.

Si j'avais su à ce moment que ce nom, Alya, allait à jamais changer le cours de mon existence, je me serais rué sur la sandía pour en engloutir jusqu'à plus soif. Afin qu'il y ait un « avant ». Mais on ne sait jamais. On ne sait jamais ce qu'un sourire peut troubler, ce qu'un regard peut dire et un bon coup de pied réveiller. Sa fille Alya... Quatre lettres d'un nom où le mien s'élèverait. Quatre lettres comme autant de pas ne me séparant plus jamais d'elle. Un prénom que la mer me demanderait un jour dans un geste irréfragable, me suppliant de lui partager un peu de sa magnificence.

La finca étant vide, je n'avais pas de chambre à préparer ni aucun ménage à faire, alors j'y allai de quelques morceaux de sandía bien choisies et je retournai à ma chambre. C'était jusqu'à présent un matin comme les autres à El Esperanja. Un matin annonçant encore un soleil à carboniser les peaux et où la chaleur épaissit l'air lui-même, paré d'une lourdeur qui révoque aux chiens errants la légitimité de bouger. El Esperanja se réveillerait doucement, l'on verrait peut-être arriver deux

⁷ Melon d'eau.

⁸ Routards (backpackers).

ou trois touristes en quête de lointain. Si ma mère était chanceuse ils viendraient demander le prix d'une nuitée chez nous, et dès lors, nous aurions une raison. Ma mère avait la fibre héroïque de tenir ainsi la gérance de la finca. Toujours à son poste et prête à accueillir un touriste égaré. Elle était à l'hospitalité ce que la présence de l'homme est à la terre; un passage peut-être bref et puéril, mais dont il s'en souviendra comme d'un pur privilège.

* * *

Les souvenirs enfouis qui me restaient de mon père étaient bien loin. Ma mère, dans un désir de clore la question, me raconta un jour qu'il se nommait Roberto Martín, et que quelques années après ma naissance, ne voulant rien savoir de ce village du bout du monde, il quitta pour la grande ville en quête de civilité, hors de la mer et du désœuvrement qui jalonne ici le temps, main dans la main. J'avais huit ans lorsqu' Araya me débita tout ceci d'un coup, d'une voix mécanique sans haine ni amertume, mais plutôt avec ce ton et ces yeux où je croyais deviner une envie foudroyante que je ne pose aucune question. Ce que je fis. Ce Roberto pouvait bien croire la mer trop profane pour lui, je le gratifiais de ma vie fadasse à son côté. L'unique legs dont je lui serai toujours reconnaissant, ce sont les livres qu'il laissa chez nous. Mon père nous abandonna toute la matière dont il s'était servi pour se construire. La fragrance du papier et les arcanes de tous ces hiéroglyphes se sont progressivement travestis en odyssée chevaleresque de vitalisation dans mon longanime épanouissement. À défaut d'avoir de la viande dans nos assiettes, nous avons eu la gracieuseté littéraire que recèle la possibilité de rêver. Son plurivoque patrimoine réverbéra longtemps ses lumières sur ma jeunesse avec l'art de la désinvolture.

Ce jour-là il ne vint aucun touriste et j'en profitai pour faire la sieste, d'où je fus réveillé prestement par ma mère alors que ma cervelle s'engourdissait de billevesées paillardes. Elle me demandait de courir avertir Señor Gutierrez de l'arrivée imminente de Monsieur Dubois. La barbant corvée paraissait impérative. Or je me doutai qu'il était déjà au courant. À cette époque les deux hommes ne se voyaient de près qu'à bord du Miyeta sous la protection accueillante du large. Señor Gutierrez devait donc être à l'affût - même plus que nous -, de l'arrivée prochaine de Monsieur Dubois.

Je trottais l'encablure, et lorsque j'arrivai au *velero* je découvris un Señor Gutierrez resplendissant de propreté. Tout de blanc vêtu et la carrure narguant le vent, tout comme son Miyeta d'ailleurs. Cet homme, déjà vieux à mes jeunes yeux, avait beaucoup de temps « libre comme un volatile zéphyrien » s'enorgueillissait-il à dire. Il m'avait expliqué être à la retraite, ce que je compris comme étant un emploi en phase terminale. Il se rendait de moins en moins souvent à la ville et égrenait maintenant la plus grande partie de ces jours sur son *velero*, qu'il qualifiait fièrement « *d'héritage del gobierno* », où il avait travaillé toute sa vie. Comme je m'en doutais, il était au courant de l'arrivée de Monsieur Dubois ainsi que de sa fille. Après qu'il m'eut offert une glace aux mûres, et que l'on eut

musardé, dandinant, nos babouches à la traîne sur l'appontement, l'on se dirigea tranquillement vers la finca, en marchant l'encablure côte à côte, à la vitesse de son récit relatant le coucher de soleil de la veille. Je le laissai me devancer et bifurquai subtilement vers la plage.

Le soleil était maintenant étouffant, à son zénith, à tout près de midi. À l'heure où rien ne bouge, à l'heure où la mer essaye de nous dire que nous ne mourrons pas, que nous resterons suspendus ad vitam aeternam, quelque part à l'horizon sur cette ligne de brouillard chaud. À l'heure où seul l'ombre d'un palmier vient parfois adoucir la tyrannie de la brûlure. Je demeurai ainsi sur la plage plusieurs minutes, à griller, ne pouvant plus bouger comme si je regardais la mer pour la dernière fois, sans loucher la moindre nébulosité du champs d'action de l'océan qui semblait s'être révélé à lui-même des vertus prophétique. Avec cette sensation que le chef-d'œuvre est admiré pour un définitif tour de piste. Qu'il va ensuite disparaître, retourné d'où il vient, repartir vers chez lui. Je ne savais pas que le ressac deviendrait le battement du cœur humain. Comme si elle m'apprenait avec sa musique, à danser, et qu'une fois sur la piste, je ne m'arrêtera plus jamais. Elle avait raison la mer ; j'allais entamer ce jour-là mes premiers pas de danse. J'allais fouler le sol de l'eau. Mais je ne me doutais pas encore que je réinventerais moi-même cette piste vers laquelle une autre mer allait m'ennoblir.

Ce que je t'explique ici mon petit Suerte, c'est que je ne savais pas à cet instant que la phosphorescence de ta mère entamait déjà son inexorable enchantement.

Un mât se dressa à l'horizon, qui frôlait le ciel, me sortant de mon hébétude. Puis sans broncher, je me dirigeai vers la finca.

* * *

Je voulus surprendre tout le monde et fis le tour par la rue vers l'entrée qui donne sur la chaussée. J'entrai doucement, à pas feutrés, croyant découvrir tout le monde dans notre pièce principale, mais c'est moi-même qui eus une surprise. La finca embaumait la lavande. C'était envoûtant. Une parfumerie florale venait d'ouvrir chez nous. Je m'immobilisai quelques secondes, ensorcelé par cette odeur, à des lieux de celle des fruits ou du poisson à laquelle je devais tant de rêveries abyssales. Je bayai un long moment en proie au figlorage émoustillant que m'offrait la fragrance circonvoisine. Mais je fus tout de suite réveillé par des murmures provenant de notre véranda. Le bruit des voix à l'extérieur m'aviva, miellé et occulte, et m'évoqua le moutonnement des vagues le matin, lorsque la mer nous apporte une gondole abracadabrante.

Je ne sais toujours pas, même à ce jour, à quoi je pensai, mais je courus à toutes jambes, mes intuitions ceinturées à bras-le-corps. Avec le résultat que je trébucha sur une des nombreuses planches mal clouées de notre plancher centenaire désuet et que je me retrouvai, affalé sur le ventre, la tête et les épaules sur la véranda dehors, mais avec les jambes toujours à l'intérieur. Disloqué physiquement à ses pieds, je n'avais pourtant jamais été plus près de la symétrie.

C'est à cette seconde même que je la vis pour la première fois.

Avec le recul je constate qu'au moins j'étais prosterné.

La première chose que je vis d'Alya fut ses pieds ; petits, frêles, graciles. Il me sembla que cela faisait dix-huit ans que je les tenais entre mes mains sans le savoir. J'éprouvai l'étrange pressentiment que si j'en eusse croqué la membrane, j'en aurais découvert le cœur. Il y avait dans ces plantes et dans ces arches, assez de beauté féminine pour sauver le monde de la famine.

Je dois avouer ici que d'aussi loin que je me souviens, les pieds m'ont toujours apparus comme la partie du corps nécessitant le plus d'attention si l'on s'en tient surtout à l'utilité. Chez nous, les mamans prennent minutieusement soin des pieds des enfants ainsi que de ceux des adultes d'ailleurs. Pour ma part j'avais déjà trop souvent vu des jeunes de mon âge prendre soin de la bouche de leurs semblables, alors qu'à l'usufruit insipide et fastidieux qu'ils avaient de s'en servir, elles ne méritaient pas autant de soin. Caresser le pied de l'aimé vaut autant sinon plus, que de bécoter et mordre une langue mal pendue. Les pieds eux, préférèrent l'indubitable, c'est-à-dire que lorsqu'ils ne sont pas sur la bonne terre, c'est à eux que le cœur s'adresse en premier pour exiger l'exil.

C'est ainsi que déjà, devant les pieds d'Alya j'étais prêt à marcher bras dessus bras dessous, sans ne jamais un jour regarder plus haut. Il m'avait suffi de quelques secondes pour savoir. Savoir qu'avec elle je voulais caracoler vers mes expectatives avec un aller simple, m'extirper hors de ce que j'étais tout en sachant où poser mes semelles, qu'à la croisée de ses arches, je savais que j'y étais, là où mon corps n'a d'impulsion que vers le maintien de son équilibre à elle, de ses arcades, de cette finesse de la plante et de la minutie des orteils. Là où toute ma tendresse se concentre vers le bien-être d'autant de vulnérabilité. Devant autant de douceur ferme, je ne sus que louer irrévocablement la fragilité de l'évolutionnisme.

Je levai ensuite mes yeux aux chevilles ; gracieuses et délicates. Je faillis en rester là, déclarer faillite et installer mon campement. L'harmonie de l'os et du vallon méritait une expédition paléontologique. Si l'humanité avait eu à se tenir debout elle aurait indéniablement marché sur ses brisées. Je n'en étais qu'au piédestal, mais j'avais devant moi le mausolée abritant l'âme des chefs-d'œuvre. La suite ne pouvait être un hasard, car la beauté n'a rien à faire de l'équilibre.

Puis ce fut les mollets. Jamais je n'avais vu courbe aussi parfaite. Le galbe était l'oreiller originel. Ces cambrures inspiraient plus de paix que n'importe quelle déclaration de l'ONU. À la vue du mollet lustral et charnu, il n'était plus question pour moi - et l'homme en général - d'arrêter de courir vers la paix, ne serait-ce qu'après l'armistice. Une pause brève devant ses galbes voluptueux et je sentais poindre en moi une envolée donquichottesque sur la défense des droits des culs-terreux, déclamée convulsivement aux arrivistes charognards frigides et glaciales. Une fournaise soudaine m'envahit et il me vint en mémoire cette phrase de

Monsieur Dubois, qui un jour, lorsque je lui demandai comment c'était de caresser Señor Gutierrez là-bas sur la mer, me répondit : « *Aux contrées que l'on parcourt des mains, les légendes se contentent en silence* ». J'avais compris.

Je montai aux cuisses et à ce bermuda beige court ne faisant à personne d'autre. Du génie. J'en avais mal d'impuissance. Je faillis demander combien cela coûtait-il pour goûter. L'infini de ses jambes me coupa les miennes. Elles étaient le val où l'histoire de l'humanité fit ses premiers pas. J'aurais volontiers rampé pour les années à venir. Il y avait dans ses cuisses, plus de paysage qu'il est supportable d'en admirer. Ses jambes avaient des airs de piliers dont l'aplomb explique la géodynamique, et devant lesquelles la tectonique des plaques se contrit d'une gémflexion instable en guise d'abdication. Il y avait une succulence, une virginité terrestre, il y avait le champ des premiers blés. Bref, ses jambes sont le premier pain cuit.

C'est pendant ce moment, suspendu aux cuisses, que je crus voir se dessiner au loin, brouillardeuse derrière, la forêt sub-saharienne de jadis. Ainsi que le premier primate qui un jour, osa descendre de l'arbre. Il semblait serein d'être descendu de sa branche et je le sentis heureux de sa bipédie. Il voyait maintenant devant lui ce me semble, tout le chemin à parcourir avant de faire le premier feu. L'homme n'était encore pour lui qu'une idée abstraite et lointaine, mais ce primate paraissait sur la bonne voie. Il n'avait pas l'urgence de se redresser, à bien pensai-je, car il pressentait toutes les fois où, dans sa vie d'homme, il aurait à plier l'échine devant la bêtise de la puissance humaine. Je le vis même m'adresser un regard complice, pendant qu'il me pointait d'un doigt velu mais tendre. Mon assujettissement en prit pour son rhume et sur-le-champ, je redevins bipède moi aussi.

* * *

Je fus ramené à la réalité par un « *Buenos Dias* » mellifu. Je me relevai d'un bond afin de briser cette immobilité où nous étions tous sauf mon cœur, et qui m'avait paru durer au bas mot deux heures et demi. Alya devait me corriger un jour et me rappeler que l'instant de ma chute n'avait duré que le temps d'une cabriolet fugace. Mais je me savais déjà souffrir de dyslexie numérale, mélangeant ainsi les secondes, les heures et les ères, chaque fois que je me retrouvais en sa présence. Tout ce qui sortit de ma bouche, outre des postillons empreints de malaise, fut un appuyé « bonjouill ». Heureusement que par réflexe de survie mon cerveau se contenta du « bonjouill », et qu'il ne s'aventura pas vers le « voulez-vous coucher avec moi ». Alya me regardait droit dans les yeux. Jamais je n'avais autant regardé quelqu'un : ses épaules, sa bouche, sa foi. Tout était moi. Où plutôt, tout était ce pourquoi je croyais qu'il fallait espérer dans la vie. Elle souriait, c'est ce dont je me souviens le plus ; elle souriait. Comme si de ce premier sourire, elle m'avait chopé. Encore aujourd'hui, lorsque nous nous remémorons notre première rencontre ta mère et moi, je ne retrouve rien d'autre que ce siècle où elle me souriait. Ce dont moi j'eus l'air, je n'en aurai jamais aucune idée.

- Endro, te presento mi hija Alya.

C'est Monsieur Dubois qui nous présenta officiellement et c'est là-dessus que je réussis, malgré moi, le premier succès olympique hivers et été confondus de mon pays. Lorsque l'on est présenté, ainsi que venait de le faire Monsieur Dubois, le protocole veut que l'on s'approche de l'autre, afin de soit échanger une poignée de mains amicale, soit embrasser la personne sur la joue, ou encore, ces deux options simultanément. Mais avec les deux secondes et demi que je venais de vivre auparavant ; la présence simienne, le *Buenos Dias* et le sourire d'Alya, le protocole m'apparut aussi absurde que l'est un dentiste pour une poule. Ce qui me vint en tête à ce moment fut un : de m'excuser de ma chute prétextant la planche déclouée. Deux : d'opiner de la trogne, sachant déjà qui elle était, tout en claudiquant vers ma mère avec comme alibi ma cascade. Et trois : me foutre les mains dans les poches en sifflotant et en initiant un léger mouvement de danse avec mes hanches, qui lui me mènerait ça et là incognito, vers notre véranda. Comme si j'avais eu des poches où mettre mes mains et comme si je savais siffler. Or dans l'état où je me trouvais, pendu à son sourire, perdu dans ses pensées et debout dans sa beauté, je fis les trois. Je crois que ma réaction due s'apparenter aux danses que se livraient jadis les gens lors des premiers mariages européens africains. Ta mère me raconta un jour qu'elle eut à peine le temps de me voir tordre la bouche, plier un genou et me mettre une main sur l'épaule opposée. J'eus l'air d'un toréador dressant une mouche. Heureusement, l'épreuve ne dura qu'une seconde, car Alya s'avança vers moi afin de gentiment m'embrasser sur la joue. Mais dans la frénésie de ma danse subtropicale, l'on s'embrassa directement sur la bouche. De là mon succès olympique, car avec cette épreuve je méritai l'or : Alya.

Je bafouillai quelques borborygmes et je gazouillai quelques sons intestinaux évalués à quatre sur l'échelle de Richter. Un immense fou rire s'éleva chez tous, Alya et moi les premiers. Monsieur Dubois et Señor Gutierrez riaient comme s'ils s'étaient retenus de pouffer pendant dix-huit ans, et ma mère, qui était le plus à l'écart, sourit câlinement et vint nous rejoindre aussitôt afin de nous diriger vers le repas qui nous attendait.

Je la soupçonnai de s'être sentie un peu gênée par ma chute et par ma pantomime olympico burlesque. Je devinai dans son regard un reproche, malgré tout teint d'une tendresse que je n'avais jamais décelé auparavant. Je crus sur le moment que cela devait être dû à mon anniversaire.

LETTRE DEUX ANS

Nous avons remarqué en même temps l'étoile zébrer le ciel avec une galante majesté, qui de son fuselage dentelé d'or, supprima en une seconde le gouffre du noir de la nuit, et nous ôta le poids de l'obscurité extérieure. La brisure de feu qui s'étiola devant nous mit fin à nos cauchemars. C'est torsadé l'un dans l'autre que nous émergeâmes de nos songes où les rares percées de lumière sélénienne venaient s'effilocher comme des ombres mortes dans l'enchevêtrement de boursoufflures démoniaques des nuages gonflés tel des dragons hideux bavant leurs souillures sur le monde. La nuit se dressait, opaque et basse, rasant de son souffle les bords du voilier dans une musique funèbre, battant une mesure à rendre fou l'espoir.

Cette nuit nous n'avons pas dormi. Même à quai, les vagues venaient coriaces et haletantes, cahoter note vaisseau. Somnolents, nous sommes demeurés cramponner l'un à l'autre, n'ayant d'yeux et d'oreilles que pour la minuscule ampoule de lumière accroché au beaupré du voilier, ballotté elle aussi, oscillante au gré du vent et de la mer qui venaient expier sur les flanc de l'habitacle. L'image filandreuse des milliers de bestioles tourbillonnantes en tout sens autour du flux lui affichait une tournure géhenne dans la nuit noire. Nous restâmes calfeutrés sur notre matelas, dans l'espoir vain que le jour puisse se frayer un chemin jusqu'à nous. C'est l'étoile filante qui vint apaiser notre tourmente, comme s'annonce parfois chez nous le premier rai du soleil qui crève de son glaive la muraille enténébrée du ciel bilieux. À tâtons, l'éclaircie outille l'aurore qui germe, amenant avec elle son arsenal de nuance irisé, prête à peindre de ses couleurs le tableau noir qui fuit en ravalant ses rafales.

Affalés sur le lit du voilier, nous avons attendu que vienne l'aurore et les trilles aigües réconfortantes des goélands. Si nous nous sommes assoupis, ce ne fut qu'au petit matin, à l'aube. Mais nous savons qu'il fera beau aujourd'hui.

* * *

Ta maman s'appelle Alya Dubois. J'imagine que tu ne connais pas sa mère, ta grand-mère : Maude Patton, décédée trop hâtivement lorsqu'Alya avait sept ans. Elle et ton grand-père, Monsieur Dubois, se sont connus il y a très longtemps, lorsque tous deux étaient très jeunes. Ta grand-maman était une pianiste de concert au talent aussi précoce que divin. Ton grand-papa était un jeune politicien ambitieux mais dont l'orientation sexuelle dérangeait à l'occasion la devanture professionnelle. Au soir d'un banquet d'honneur, suivi d'une fête bien arrosée d'eau-de-vie, Monsieur Dubois se retrouva à la table de ta grand-mère, envouté par sa musique, laquelle avait pourtant cessé de jouer depuis un bon moment. Ton grand-père n'avait jamais eu d'attrance pour les femmes, mais il en avait une pour

le talent. La soirée se déroula d'un carafon à mathusalem, et la fête se poursuivit dans la suite royale de l'hôtel où ils étaient. Entre ces murs où les grandes décisions élitiques souvent se prennent. Ta mère est née d'une toquade sensuelle et brève, doublée d'une pulsion irréfléchie entre deux êtres aux talents différents. Mais deux esprits dotés d'une même dignité, d'une bonté sidérale, d'idéaux philanthropiques, de la même allergie pour la mièvrerie et pourvus d'un futur portant les traits de celle qui deviendrait une si belle égérie. Tout ce que je sais, c'est qu'ils firent l'amour à l'aube, et qu'Alya fut le résultat inattendu d'une relation torride et éphémère. Jamais Monsieur Dubois n'avait fait l'amour avec une femme et ce fut la seule fois, en ce matin de janvier, dont la conséquence allait être ma planche de salut. Bien sûr, ils ne vécurent jamais ensemble, mais jamais non plus Alya ne manqua une seule seconde d'amour.

Voilà pour ton ascendance mon petit. Grand maman Araya a du t'expliquer depuis, et surement que tu en sais déjà plus que moi au sujet de ta grand-mère maternelle, Maude. Alya me tend son sourire lustral à l'instant où je griffonne ces lignes, mais je lui épargnerai le sujet. J'espère que tu hisses le même croissant sur ton visage, grand comme notre baie, à la lecture des origines de ta maman. Pour imaginer les yeux de ta mère, tu n'as qu'à regarder ceux de Monsieur Dubois lorsque l'horizon semble y pénétrer afin de se ressourcer de mansuétude, prête pour une ère de plus en faveur des hommes.

* * *

Le quinze octobre, jour de mon dix-huitième anniversaire, Monsieur Dubois amena sa fille afin de lui présenter l'homme avec qui il partageait toutes ses pensées depuis plus de dix-huit ans déjà. Là-dessus également tu dois avoir entendu une flopée de péripéties que je n'ai pas eu la chance de partager avec eux. Après toutes ces années ils ont dû te raconter. Je n'ai connu que les balbutiements de leur épopée, mais ce fut assez de temps à musarder auprès de leur camaraderie pour qu'il m'enseigne le respect, la fraternité et leurs irrécusables goûts pour la prévarication.

Moi tout ce que je sais, c'est que Monsieur Dubois et Señor Gutierrez s'étaient rencontrés à El Esperanja quelques années avant ma naissance, et qu'ils s'étaient revus par le biais de leurs gouvernements. Que chacun avait même, au fil des années, habité le pays de l'autre un certain temps, et que par la suite, ils s'étaient coordonnés pour que leurs nouvelles fonctions puissent les faire encore se retrouver. Monsieur Dubois a toujours été très fier d'Alya et d'ainsi pouvoir officiellement la présenter à Señor Gutierrez le rendait encore plus altier. Le tout se fit dans la lumière, les rires et la brillance, Alya se mêlant à notre univers comme à la mer le sel.

Malgré la chute olympique que j'offris en guise de présentation, l'arrivée de nos hôtes se déroula en toute quiétude. Durant les jours qui suivirent, Monsieur Dubois reprit ses ballades en mer avec Señor Gutierrez à bord du Miayeta. Ils